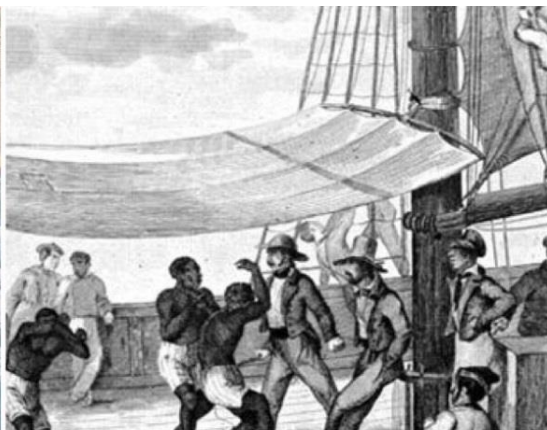
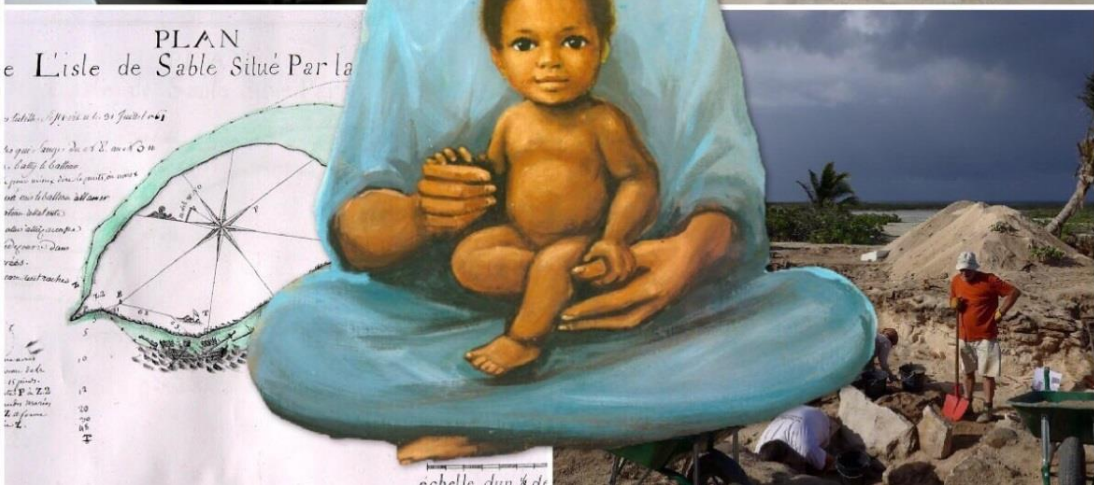




T R O M E L I N

L'histoire racontée par la classe de 4°3 du
collège Sainte Marie



Première de couverture réalisée par Enola Delaunay

Quatrième de couverture réalisée par Quentin Lancien

Nos remerciements vont à L'Ami littéraire

A Mme Civard-Racinais

A Mme Porcheron

SOMMAIRE

Présentation du projet.....page 3

Visite du Musée d'Aquitaine.....page 5

Interventions de Mme Civard-Racinais.....page 8

Productions des élèves :

-Groupe 10 : Une fleur sortie de l'eau.....page 10

-Groupe 8 : Quand le chaos commence.....page 14

-Groupe 2 : La vérité cachée.....page 16

-Groupe 6 : La trahison.....page 18

-Groupe 7 : Le premier départ.....page 20

-Groupe 1 : Partir à tout prix.....page 21

-Groupe 9 : S'organiser pour survivre.....page 26

-Groupe 3 : Garder espoir.....page 30

-Groupe 5 : Ils sont partis.....page 32

-Groupe 4 : L'urgence de la survie.....page 33

-Production suppl. de Clara : L'histoire de Maman Tsimiavio.....page 36

Il était une fois le projet Tromelin avec les 4^{ème}3...

Ce projet est né en juillet 2016 et c'est après plusieurs rencontres avec Mme Civard-Racinais qu'il a pris de la consistance. C'est à l'occasion de l'exposition consacrée à l'Ile Tromelin qui allait se tenir en fin d'année au musée d'Aquitaine et en liaison avec le programme de Français et d'histoire-géographie-Enseignement moral et civique, que les élèves de 4^{ème} 3 ont pu travailler sur le Projet Tromelin. Pour construire des savoirs sur ce sujet, ils ont eu à leur disposition :

- Le programme d'histoire qui a alimenté tout d'abord leur réflexion grâce aux leçons sur « *La traite négrière et l'esclavage au XVIII^e siècle* » pour découvrir l'ampleur du phénomène avec par exemple le rôle de Bordeaux et également l'étape essentielle de « *l'Europe des Lumières* » qui conscientise la nécessité d'établir les droits de l'Homme avec notamment des philosophes comme Voltaire et sa dénonciation de l'esclavage dans *Candide*. Par ailleurs, le programme d'Enseignement morale et civique s'est penché sur « *Les libertés et les droits de la personne* » avec une étude de la conquête des libertés et des droits fondamentaux à travers l'abolition de l'esclavage en France. L'étude du discours d'Aimé Césaire sur la nécessaire commémoration de l'abolition de l'esclavage permet d'envisager l'importance du devoir de mémoire.

- Le programme de Français a complété cet apport en liaison avec Mme Civard Racinais Alexandrine, auteure de « *Les Robinsons de l'île Tromelin : l'incroyable histoire de Tsimiavo* » paru en septembre 2016. Elle est intervenue à plusieurs reprises durant l'année pour présenter son travail dans un premier temps, puis analyser avec eux son livre et dans un troisième temps comprendre l'exposition sur l'Ile Tromelin. Son intervention avait pour but de sensibiliser les élèves à l'esclavage par une histoire concrète complétée par la visite de l'exposition à Bordeaux. Deux éléments du programme de Français, à savoir, « *La fiction pour interroger le réel* » et « *Informé, s'informer et déformer* » ont permis aux élèves d'organiser leurs pensées.

Avec tous ces éléments, les élèves avaient pour objectif de produire un texte d'une trentaine de lignes seul ou en groupe sous la forme narrative en prenant le point de vue d'un acteur de cet événement. Ces textes sont y rassemblés et publiés pour être conservés par chaque élève.

Nous avons accompagné les élèves dans ce projet avec beaucoup d'intérêt. Ils se sont imprégnés de cette histoire et se sont montrés très enthousiastes lors des différentes étapes. Certains élèves réservés n'ont pas hésité à s'investir oralement que ce soit lors des visites guidées au Musée d'Aquitaine ou lors des interventions de Mme Civard-Racinais. Ce fut sans nul doute une riche aventure pour toutes et tous !

*Mme Doignies, enseignante de Français
Mme David, enseignante d'Histoire-Géographe-EMC*

Une journée au Musée d'Aquitaine

Le 24 janvier 2017, les élèves de 4^{ème} 3 et leurs enseignantes accompagnées de Mme Civard-Racinais se sont rendus au Musée d'Aquitaine. L'annulation du premier puis du deuxième train en gare de St André de Cubzac n'a pas altéré la motivation du groupe qui a fini par rejoindre Bordeaux en bus.

Ils ont suivi le matin une visite guidée de la salle consacrée à Bordeaux au XVIII^e siècle et ainsi donner du sens aux divers enseignements qu'ils avaient eu à ce sujet depuis le début de l'année scolaire. La visite guidée était très qualitative ce qui a suscité une participation fournie.



Après un pique-nique mérité sur les marches du Musée aussi ensoleillées que glaciales, le groupe a assisté à une seconde visite guidée. Les élèves ont cette fois-ci pu découvrir l'exposition temporaire consacrée à l'histoire de Tromelin. Grâce aux fouilles archéologiques de Max Guérout, les

objets des esclaves oubliés de l'île Tromelin remplissaient les vitrines et rendaient concrète toute cette histoire. Nous avons ensuite fait un rapide tour sur la place de la Bourse balayée par un vent peu accueillant pour observer les mascarons avant de rejoindre la gare St Jean pour un retour sans encombre.





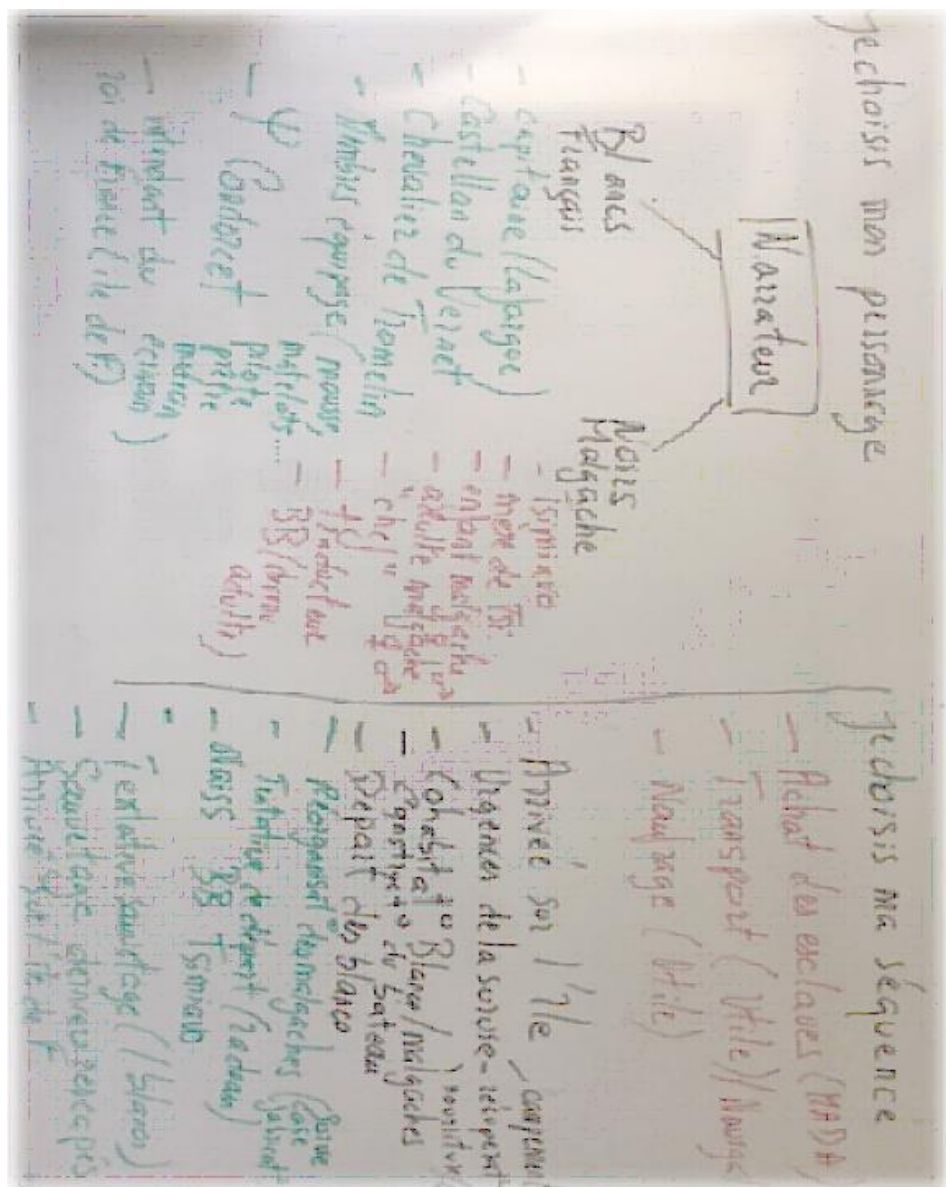
Trois interventions attendues...

Grâce au financement de l'Ami littéraire et du Collège Ste Marie suite à l'accord de Mme Porcheron, trois interventions de Mme Civard-Racinais ont été programmées.

Cette auteure d'un album jeunesse inspiré par les événements survenus sur l'île Tromelin, a fait découvrir aux élèves son intérêt pour cette histoire à travers son voyage sur cette île du bout du monde, son ouvrage mais aussi à travers l'archéologue Max Guérout dont ils ont visionné le documentaire à propos des campagnes de fouilles archéologiques (documentaire intitulé « les esclaves oubliés de l'île Tromelin » : http://www.dailymotion.com/video/xxgc96_les-esclaves-oublies-de-la-l-ile-tromelin_tech).



Lors de la troisième intervention de Mme Civard Racinais, les élèves orientés par cette dernière, ont établi tous les thèmes qu'il était possible de travailler avant de choisir en groupe le narrateur et la situation avec lesquels ils allaient pouvoir donner leur témoignage sur cette histoire.



L’histoire de Tromelin à travers les mots des élèves...

Groupe 10 : Marion, Enola et Mathis

Sujet : Tsimiavo adolescente parle du naufrage

UNE FLEUR SORTIE DE L’EAU

Des larmes salées roulent sur mes joues jusqu’à atteindre la commissure de mes lèvres. Tout est à cause de moi. C’est de ma faute...Le vent souffle dehors. Il fait froid, ici, ça sent le renfermé. La cale suinte, le vent se faufile entre les planches. Les corps, avachis par terre, grelottent. Les rares enfants présents à bord se sont lovés contre les corps - parfois mourants – de leurs parents. Les visages sont pour la plupart trempés, de sueur et de larmes. Dans le coin droit de la cale sud, une mère chante une berceuse à son enfant, battue par les blancs, parce que la pauvre petite hurlait de faim. Je regarde au dehors, par un petit trou dans le bois de la coque. Les vagues s’agitent et fouettent le bateau. La lampe à huile suspendue au plafond explose en petites étincelles, récoltant des cris de surprise. Derechef, je glisse mon doigt dans l’embrasure. Il pleut, il fait humide. Je décide de me lever pour me dégourdir les jambes, sous mes pas, le sol craquèle. Un homme, d’une soixantaine d’années environ, se met à tousser. Au fur et à mesure, la crise s’amplifie, à présent, c’est du sang qu’il crache à s’époumoner. Plusieurs personnes le soutiennent et l’aide mais le malheureux succombe. Au fil du temps, l’odeur d’urine et de sueur se

ressentent de plus en plus. Voilà plus de quatre heures que j'ai les yeux gonflés et rougis, le visage trempé de larmes. Je m'en souviens encore. J'apprenais à faire une couronne de feuilles tressés à Urlula. Nous étions assises, face à la mer, lorsqu'un navire apparut à l'horizon. Jamais un bateau de la sorte n'était venu aussi près des côtes. Peut-être avaient-ils un problème de ravitaillement ? Je courus entre les quelques buissons parsemés sur ces terres pour prévenir les autres. Les hommes revenaient de la chasse, ils avaient abattu un zébu. Ainsi, les femmes préparaient la viande à être séchée. Elles la salée, la pétrissait un peu et enfin, l'enfermait dans un tonneau de fortune avec pour couvercle, une peau de bête. Le feu était allumé, une autre femme, Fenosoa, s'occupait de l'entretenir avec des branches que les enfants trouvaient par terre. J'accourus près de Andrianina, qui est la doyenne du village, elle est toujours pleine de bons conseils ! Avec elle, chaque problème a sa solution.

« Andrianina ! Andrianina ! Il y a un navire à l'horizon !

- Un navire ? Es-tu sûre de ce que tu avances ? Ce ne serai pas la première fois que tu mens pour attirer l'attention !
- Mais Andrianina ! Je te jure que c'est vrai !
- Enfin Tsimiavo ! Un navire, ici, si près des côtes, arrête avec tes histoires ou nous finirons par avoir des problèmes !
- Mais...c'est la vérité cette fois !
- Stop Tsimiavo ! Va-t'en tu agaces tout le monde avec tes hallucinations !
- ...

Je partie en courant. Andrianina ne me croyait pas ! Jamais je n'avais menti ! J'avais juste enjolivé la vérité à mon avantage...rien de bien méchant ! Enfin...je crois...Je retournai voir Urlula, sur les rochers de la côte.

« Tsimiavo aide moi ! »

Quelqu'un m'appelait ! Il fallait réagir et vite !

« Aaargh ! Tsimiavo !...Lâchez-moi ! »

Est-ce Urlula qui m'appelle ainsi ? Je courrais de plus en plus vite entre les buissons, jusqu'à atteindre les rochers. Un homme, un *fotsy* avait pris Urlula ! Il la tenait à l'envers tandis qu'un autre la dépouillait de son amulette et entrepris de lui raser la tête.

« Lâchez-la ! Qui êtes-vous ?! hurlais-je.

- Tiens donc, regarde François, une nouvelle !
- Penses-tu à l'argent que nous allons pouvoir avoir, déclara le second, toute cette eau de vie...
- Quel argent ?! De quoi parlez-vous ?! demandais-je, la voix tremblotante.
- Hum...voilà une jeune innocente, haha, appelez le capitaine, il va être ravi ! »

Après cet échange quelque peu rassurant, l'un des blancs m'avait assommée avec un sac de farine parce que je me débattais et l'avait mordu. Ce fut donc le néant total. Plus aucun souvenir après cela. Lorsque je me réveillai, j'étais dans un coin de la cale, à côté d'un tonnelet de beurre. Une fois sur le bateau,

Fenosoa avait réussi à ouvrir un tonneau contenant des morceaux de lard, à l'aide de quelques hommes. Le soir, quand trois blancs sont arrivés, à la vue du tonneau vide, ont battus à mort Fenosoa et un homme. Les blancs sont si cruels...pourquoi ?

Je regardai autour de moi, la plupart des hommes et femmes confondus, dorment. En inspectant le sol, je trouve quelques brindilles et un caillou assez pointu. Avec, j'élargis le trou dans la cale et regardais au dehors, un éclair transperçait le ciel. Brusquement tirée de mes pensées, je vis de l'eau s'infiltrer par de fines brèches dans les parois de la coque. Je réveillai *neny*, endormie sur un petit tas de paille. Décidément, nous étions traités comme de vulgaires animaux. Je n'eus pas le temps d'avoir une ultime pensée que j'entendis un fracas assourdissant provenant du pont. Je me dirigeai vers l'arrière de la cale sans pouvoir en sortir. Le mât d'artimon venait de se briser en deux et condamnait la seule sortie de la cale. Les blancs s'affolaient là-haut, j'entendais tous leurs pas. Beaucoup courraient et criaient de panique. Moi, je pleurai et demandai aux *razambe* leur aide. Les vagues salées avait déjà engloutis plusieurs hommes et du matériel qui se trouvait à bord du pont. Les voiles se déchiraient sous la force du vent, et, impuissante, je ne pus qu'entendre et attendre que l'eau m'avale à son tour. Ce n'est que quelques minutes plus tard, toujours coincée dans la cale, qu'une vague, avec l'aide complice du vent, vint ébranler la coque et la casser. Maintenant, le flanc gauche du bateau était ouvert et l'eau arrivait de toute part. La quantité d'eau présente dans l'Utile avait pris le dessus sur la pauvre flûte. La coque se disloqua et je me retrouvai plongée dans l'eau, fermement accrochée à la main de *neny*. Je remontai à la surface, me débattant avec peine. Je parcourus la mer avec mes yeux rougis par le sel. Je vis une large planche de bois, où *neny* et moi pourrions-nous hisser. Nous

13

nageâmes un peu et une fois couchée sur le bois, après que les éléments se soient calmés et avec la présence rassurante de *neny* près de moi, je m’endormis au cœur de l’océan.

Groupe 8 : Pauline, Elisabeth et Clara

Sujet : Un membre de l’équipage raconte le naufrage et l’arrivée sur l’île

QUAND LE CHAOS COMMENCE...

La nuit était tombée depuis longtemps. La mer était calme et le ciel était dégagé. Il était tard, très tard. Il allait bientôt être l’heure que j’aie dormi. Je rejoignis ma couchette. Épuisé par le dur travail que j’avais fourni aujourd’hui, je m’endormis aussitôt d’un sommeil sans rêves.

Je fus tiré de mon sommeil par une forte secousse. Je me demandai combien de temps j’avais dormi. Deux heures ? Peut-être trois ? Je me levai et me dirigeai vers le pont. Le ciel était noir et nuageux. La mer produisait de hautes vagues. J’entendis des cris venant de la cale. Les esclaves. Je ne prêtais pas plus d’importance que ça à leur cri, préférant me concentrer sur la tempête. Les vagues étaient suffisamment hautes pour venir s’écraser sur le pont. Il y avait de l’eau partout. Nous essayions en vain de l’enlever. Ce fut une vague plus grosse que les autres qui eut raison de nous. Le choc nous poussa contre un rocher, je compris que c’était fini. Ma tête alla cogner contre le bord du bateau et ce fût du noir qui envahit mon champ de vision...

Du sable. Je sentis que j'étais allongé sur du sable. Je n'arrivais pas encore à ouvrir les yeux. Étais-je mort ou bel et bien vivant? Je ne savais point. Je ressentais une vive douleur à la tête. Si j'étais vivant, que faisais-je sur du sable ? Ce ne fut que longtemps après que j'arrivais enfin à ouvrir les yeux. Et ce que je vis me coupa le souffle. Autour de moi, s'éparpillaient des corps, noirs ou blancs, morts ou vivants, il y en avait tellement. Je me demandais ce que je faisais ici, incapable de me souvenir des derniers jours. Je tentai de me lever, pour regarder autour de moi. Mes jambes étaient comme du coton avant de lamentablement finir leurs courses sur le sable, j'étais tombé. Secoué par le choc, une larme glissa le long de ma joue. Je ne devais pas baisser les bras, sous aucun prétexte, c'était beaucoup trop facile. Alors je rassemblai mon courage, et, une deuxième fois, tenta de me relever. Cette tentative se solda par une réussite, ma réussite ! Malgré ma vision légèrement floue, je voyais plutôt bien. Le ciel d'abord, était d'un bleu magnifique, tel que je ne l'avais jamais vu sur le Vieux Continent. On ne voyait pas un seul nuage à l'horizon et le soleil brillait de tout son éclat. Au sol, il y avait du sable à perte de vue, et sur ce sable... des corps. Au large, je voyais la mer, et une ancre. Un flot de souvenir m'envahit. Le bateau, les esclaves, la tempête... et ma tête allant cogner le bord du bateau. Je m'approchai de l'eau, qui était tellement calme et claire que je pus y voir mon reflet. Mes cheveux bruns étaient mouillés, totalement emmêlés. Mon visage clair était parsemé de coupures, profondes ou non. Mes vêtements étaient à moitié déchirés. Et mes yeux... Ils étaient d'un vert émeraude très rare, mais ils étaient remplis de larmes prêtes à couler. Je ne voulais et ne devais pas les laisser couler, je dois être fort...

J'entrepris de faire un tour de l'île. Je remarquai qu'elle était petite, très petite... Il n'y avait que du sable, partout... Qu'allons donc nous devenir sur cette île, seuls, sans nos femmes ni nos enfants...

Groupe 2 : Maëlle, Helena, Eliott, Iris

Sujet : Un enfant malgache raconte le transport et le naufrage

LA VERITE CACHEE

Mesdames, messieurs,

Nous tenions à vous faire part d'un récit, gardé secret bien trop longtemps, concernant le naufrage de l'Utile sur les côtes de l'île appelée aujourd'hui « Tromelin ».

Cet extrait a longtemps été caché par le représentant du roi de la Réunion, afin de ne pas exposer au peuple l'enfer vécu par ces esclaves.

Voici, chers lecteurs, la vérité sur les déplorables conditions de vie des esclaves, un texte traduit avec soin par Pierre- André Durand.

« Le bateau est grand, et pourtant, nous sommes tous collés. Il fait chaud. Nous sommes dans des cages. Pourquoi les fotsy font ça ? Pourquoi nous ? Ou allons-nous ? Je dors là où je mange, là où je fais mes besoins. J'ai soif mais l'eau se fait rare. Par terre, il y a des corps inanimés qui nous bloquent et dégagent une odeur atroce. J'ai rencontré un ami comme moi, au cours de cet enfer, ensemble le temps paraît moins long. Les blancs l'ont appelé « Jean », il n'aime pas ce prénom.

Aujourd'hui (le 31 juillet 1761), alors que tout le monde dort, Jean et moi sommes réveillés par de brutales secousses. Nous entendons des fotsy chahuter. Nous regardons au- dessus de nous à travers les planches espacées, sentant la panique envahir le navire. Je réveille maman et lui fais part de mes inquiétudes. Elle savait au fond d'elle le drame qui se tramait, mais elle préférait se taire et m'étreindre.

Sans avoir eu le temps de comprendre, le navire vint à heurter brutalement le sol ou je ne sais quoi. Dans la seconde suivante, l'eau s'infiltrait dans la cale. Je cherchais maman et Jean. A ce moment-là, tout devint flou, je suffoquais et j'étais terrifié. Les cris stridents étaient insoutenables.

Je fus réveillé par les vagues qui chatouillaient mon corps endolori. Je repris mes esprits, frottai mes yeux et me redressai. Où était maman ? Jean ? Ce n'est que plus tard que je découvris avec effroi le corps de ma mère, inerte. Je voulus pleurer mais la rage l'emportait sur le chagrin. Je nageai jusqu'à la carcasse du navire et, seulement en poussant les lames de bois pourri, je m'introduis dans la cale, ou plutôt ce qu'il en restait.

Je poussai les corps, et trouvai Jean, essayant tant bien que mal, de se dégager des cadavres qui l'écrasaient. Il prit ma main, et je le ramenai sur la rive. Jean vit ma mère, et m'étreint de toutes ses forces. Etrangement, nous ne parlions plus. »

LA TRAHISON

Je m'appelle Antsiva, j'ai 28 ans. Je suis le traducteur en chef de l'escale de l'Utile qui a fait naufrage sur l'île de sable le 31 Janvier 1761.

Dès notre arrivée sur l'île, nous avons déjà l'intention de repartir. Je participe à une réunion entre français sur la construction du nouveau bateau. Castellan du Vernet, notre nouveau chef après que le capitaine ait sombré dans la folie, mènera la construction de celui-ci. Nous nous rassemblons dans la tente principale et le chef prend la parole :

« - Mes chers amis, l'heure est grave. Nous devons repartir de toute urgence de cet amas de sable sur lequel nous avons nous-même fait naufrage. Nous allons construire une nouvelle pirogue pour rejoindre Port Louis.

-Et que va-t-on faire des malgaches ?

-Ils nous aideront à la construction du navire, nous avons des hommes musclés donc autant en profiter !

Il rigole et tout le monde le suit sauf moi.

-Ils viendront donc avec nous, Monsieur du Vernet ?

-Dès notre arrivée à Port Louis, nous signalerons leur position.

-Et croyez-vous qu'ils nous aideront à construire la pirogue s'ils savent qu'ils ne viendront pas ?

-Le mensonge, mon cher Antsiva, vous savez faire ? Alors, allez leur annoncer ! »

Je déteste cet homme. Je ne trahirai jamais ni les blancs ni les noirs.

Dès le lendemain je suis allé annoncer la nouvelle de la construction du nouveau bateau aux malgaches.

Les avis sont mitigés. Certains se sont mis immédiatement au travail, d'autres sont plus réticents. Malgré cela, la construction du bateau avance.

Les femmes ont fabriqué la voile grâce aux plumes des sternes fuligineuses, pendant ce temps, les hommes noirs et blancs ont nagé jusqu'au navire échoué afin de prendre des planches de bois pour former la coque du nouveau navire. Quelques jours plus tard la construction du bateau était achevée.

Le lendemain, je décide de réunir les noirs :

« Chers compatriotes, le bateau que nous avons construit est une embarcation de fortune et malheureusement le nombre de places à bord est limité : tout le monde ne pourra pas venir. Dans un premier temps, l'équipage du navire partira seul. »

Les malgaches en colère commencèrent à injurier les blancs. Afin d'apaiser les tensions, je repris :

« Attendez chers compatriotes ! Dès que nous serons arrivés à Port Louis, nous signalerons immédiatement votre présence sur cette île afin d'y envoyer un bateau de secours. »

Malheureusement leur colère ne cessa pas. Deux français sont intervenus afin de m'extirper des malgaches. L'après-midi, je suis parti avec les français laissant derrière moi les malgaches dépités et horrifiés.

LE PREMIER DEPART.

Nous étions le matin du 11 septembre 1761. Koni, Natano et quelques autres marins et esclaves eurent l'idée de construire une embarcation de fortune pour que les blancs comme les esclaves puissent décamper de cette île maudite où nous éprouvions que de l'ennui et de l'angoisse chaque jour.

Moi, Matsilo, le traducteur, j'étais chargé de transmettre les ordres des blancs à mes acolytes noirs. D'après le sous-commandant de l'Utile tout le monde aurait pu partir de l'île de sable. Enfin, presque...

Dès le lendemain, tous les hommes et même les jumelles Finoama et Fitahima s'attelèrent à la construction du radeau. Mais cela n'était pas tâche facile, car tous les matériaux que l'on trouvait, étaient soit remplis insectes, soit complètement noyés par l'eau de mer qui corrodait petit à petit la structure de l'Utile. De plus, les conditions de travail n'étaient pas les meilleures. Par exemple, nous sentions tous les jours l'odeur nauséabonde de la décomposition des restes de nourriture. Il n'y avait que très peu d'ombre. Nous avions que très peu de sommeil car il fallait travailler soit sur le radeau, soit sur les abris, ou même créer des ustensiles de cuisine.

Après quelques longues heures, les hommes qui travaillaient sur le radeau s'étaient soit blessés, soit ils étaient fatigués car la nourriture se faisait de plus en plus rare. Nous ne savions même pas si ce que nous mangions, était comestible. Et puis, les matériaux pour construire l'embarquement furent de

plus en plus difficiles à se procurer. Nous étions même obligés de prendre des objets que nous avions construits à partir de l'épave de l'Utile pour pouvoir permettre à la structure du bateau de tenir.

Cela faisait deux jours que nous travaillions sur ce radeau et celui-ci était presque fini. Mais les marins se rendirent compte que le radeau ne pouvait pas transporter tout le monde.

J'étais donc chargé d'annoncer à mes amis qu'il n'y aurait des places que pour très peu d'entre nous, chose qui n'était pas facile. Mes amis noirs étaient jaloux de moi car les hommes blancs me prenaient comme un ami comme je savais parler leur langue .

Groupe 1 : Milena, Emmanuelle, Emma

Sujet : Castellan du Vernet raconte le départ des Blancs

PARTIR A TOUT PRIX

Il me semble que cela fait déjà un mois que nous sommes échoués sur l'île de Sable, île où seules quelques tortues vertes et oiseaux de mer osent se poser pour y pondre leurs œufs. Animaux, sans lesquels nous serions sûrement déjà morts de faim à l'heure qu'il est. Chaque partie de l'île est recouverte de sable, le paysage étant inlassablement plat. Et l'unique adjectif qui me vient maintenant à l'esprit est « austère ». Mon regard s'égare ensuite vers la mer à perte de vue, l'océan qui s'étire à l'infini, l'horizon puis, le vide. Cet instant de plénitude, que je ressens lorsque je contemple cette étendue d'eau, me fait un instant oublier ma détresse due à la mort de mon frère, Léon Castellan du

Vernet. Ce souvenir qui me hante depuis ce fameux drame revient soudainement me tourmenter. *« La tempête fait rage, un éclair zèbre le ciel et l'océan se déchaîne, et moi au milieu des vagues, j'entraperçois une silhouette familière. Ce qui se passe ensuite me parvient comme dans un rêve impossible : un enfant noir se débat contre la violence de la mer, et mon jeune frère, bravant la tempête, nage vers l'esclave, l'aidant à maintenir sa tête hors de l'eau. Mais à ce moment-là, une vague plus forte que les autres poussent la carcasse de l'Utile et la proue de l'épave vient le heurter. Une vague déferle sur ma tête et le monde devient un instant noir et silencieux. Lorsque j'émerge de l'eau, c'est la fin, mon frère a disparu. »*

Je me rends compte que les personnes présentes autour de moi me regardent en attendant mes ordres. Je ne peux m'empêcher de penser que si mon capitaine, Lafargue, n'avait pas sombré dans la folie, ses responsabilités ne me seraient pas revenues, étant donné que je suis le premier lieutenant de la flûte l'Utile, moi, Barthélemy Castellan du Vernet. Je secoue vivement la tête pour chasser mes idées noires. Un marin s'avance alors et me déclare, le visage grave :

« Mon lieutenant, dit-il en me montrant d'un signe de main l'île déserte, et les infortunés qui y sont forcés d'y vivre, une querelle a de nouveau eu lieu, entre les noirs et nous autres marins. Il faut réagir, vous savez très bien que notre séjour sur l'île n'a que trop duré. »

J'acquiesce vigoureusement de la tête mais en mon for intérieur, je me sens las. Je partage son sentiment, il nous faut quitter l'île au plus vite, mais l'entreprise semble irréalisable. Tout comme cette île, nous sommes seuls au monde.

Par la suite, une idée a cependant germé dans mon esprit, et celle-ci occupe maintenant toutes mes pensées. Mes hommes s'activant autour de moi pour exécuter mes ordres ont toujours l'air sceptique car leurs vies dépendent de la réussite de mon projet. Pour aboutir à la réalisation du bateau de fortune dont j'ai réalisé les plans, il nous faut pour cela l'aide des noirs dont la plupart ne nous font pas confiance. Et je ne peux que les comprendre. Après toutes les horreurs que nous leur avons fait subir et dont j'ai été partiellement complice, leur méfiance à notre égard est tout à fait compréhensible. Quant à moi, mon regard sur ces infortunés a évolué et lorsque je pense aux noirs, je n'emploie plus le terme « esclave ». Ces hommes montrent en effet un incroyable courage devant cette situation effroyable et je ne peux que m'incliner devant leur bravoure.

Résolu de les convaincre, je me dirige vers eux aux côtés de Jean, qui m'aidera à communiquer grâce à son aptitude à parler nos deux langues. Et soudain, assis dans le sable, j'aperçois le jeune noir sauvé par mon défunt frère. Auparavant, je n'arrivais pas à comprendre le sacrifice de Léon, mais maintenant je me rends compte qu'il aurait procédé de la même manière pour n'importe quel autre homme.

J'observe Jean qui entreprend de retransmettre mes paroles aux noirs, le visage concentré. Lorsqu'il achève de leur expliquer en quoi leur aide peut m'être utile et dans quel dessein, je vois leurs visages se décomposer et des cris de protestation fusent aussitôt. Même si je ne comprends pas un seul mot de ce qu'ils disent, leurs intentions sont très claires. Je me penche vers Jean et lui déclare :

« Insiste sur le fait que s'ils nous aident, cela leur sera bénéfique car nous pourrions tous quitter cette île où nous n'avons pas nos places. »

Jean acquiesce et expose ces arguments auprès des noirs. Leurs traits sont toujours tirés sous l'effet de la colère mais bientôt, leurs visages se détendent. Nous leur laissons ensuite un bref délai pour qu'ils finissent de se décider mais je vois bien que l'espoir renaît dans leurs yeux.

Cela fait maintenant vingt jours que la construction du bateau a commencé et grâce à nos efforts combinés, celle-ci est sur le point de s'achever. Le bateau se dresse fièrement sur le sable aux côtés de deux cents hommes qui se pressent pour terminer leurs tâches, et je me sens fière de cet équipage réuni pour la même cause. Grâce à quelques marins téméraires qui ont réussi à nager jusqu'à la carcasse de L'Utile, plusieurs objets et matériaux ont été ramenés sur la terre ferme et cela nous a beaucoup aidé pour bâtir l'embarcation.

Néanmoins, à mesure que le bateau prend forme, un problème commence à se former : je me suis rendu compte qu'il n'était pas apte à transporter tous les naufragés. En effet, il est plus petit que ce nous pensions, tous ne rentreront pas... Je me sens partagé entre divers choix : prévenir les noirs au risque qu'ils arrêtent la construction du bateau ou garder le silence. Finalement, par devoir envers mes hommes, je me tais.

Après des jours de travail acharné, le bateau de fortune est enfin achevé. Mais la honte m'envahit de nouveau lorsque je revois les visages remplis d'amertume de ceux que j'avais promis de sauver, après avoir compris qu'ils ne pourront pas partir avec nous. En effet, le bateau étant trop petit, ces infortunés devront rester sur cette île. Le bateau, nommé Providence, est enfin

mis à l'eau et je monte à l'intérieur, suivi de mon équipage. Nous sommes fin prêts à partir, mais je ne peux m'empêcher de me sentir effrayé à l'idée que ce bateau n'arrive pas à destination. Malgré tout, je ne montre pas ma peur et donne le départ, les yeux rivés sur l'île. Les noirs restés seuls sur le sable, se réconfortent et certains même sont secoués de sanglots. Je détourne le regard. La seule chose qui me permet de garder la tête haute et de savoir que je leur ai fait la promesse qu'ils seront sauvés. Promesse tenue par un homme ayant perdu son honneur, il me semble.

Plusieurs mois se sont déroulés depuis que nous sommes arrivés à notre destination, Madagascar. Est-ce grâce à Dieu, le hasard, la chance ou le destin que nous sommes sains et saufs ? Personne ne saurait le dire, mais nous sommes vivants. Pourtant, le souvenir de notre retour à bord du bateau de fortune, reste encore cuisant dans mon esprit. Je revois l'eau frappant la coque avec force, la chaleur accablante, la soif, la faim et surtout la mort de mon capitaine. Je n'arrive pas à oublier ses yeux hagards qui roulaient dans ses orbites, ses lèvres craquelées et les mots incompréhensibles qui sortaient de sa bouche, avant qu'il meure.

La vie n'est plus la même. Après avoir perdu celle de mon frère, celle de mon capitaine et certains de mes hommes, je me sens obligé de la respecter. Je ne supporte en effet plus l'esclavage et je suis prêt à aider ceux qui veulent l'abolir. Mon séjour sur l'île m'a fait réfléchir et ma façon de penser a changé, comme s'il y avait eu un déclic. Mes pensées se tournent souvent vers les hommes qui sont toujours sur l'île de Sable. Beaucoup ont dû mourir, peut-être même celui sauvé par mon frère.

Je termine ces quelques phrases en insistant sur le fait que sans l'aide de ces hommes et de ces femmes au courage inestimable, nous n'aurions pas pu revenir à Madagascar. Et je leur ai fait une promesse, et l'humanité m'engage de la respecter.

Groupe 9 : Macéo, Ugo, Dorian

Sujet : Le chef des esclaves malgaches organise la survie après le départ des Blancs

S'ORGANISER POUR SURVIVRE

Je vais vous raconter mon histoire, j'étais d'une taille moyenne mais assez trapu. J'avais des cheveux courts mais suite au naufrage mes cheveux sont devenus longs, ils ont toujours été brun foncé, mais mes yeux étaient bleus. Je m'appelle Safidy ce qui signifie « choix » en malgache. Je suis quelqu'un de très patient, en tant que chef je dois rester calme et montrer l'exemple aux autres, je ne dois pas paniquer car sinon je prendrais de mauvaises décisions et je serai un mauvais chef. Je suis patient car j'adore les activités comme la pêche, la construction d'objets, tout ce qui prend du temps.

Un jour sur l'île, par malchance les *fotsys* nous ont piégés en nous promettant de nous ramener chez nous. Comme nous l'avons prédit les *fotsys* sont partis en nous laissant seuls dépourvus de moyens. Nous avons presque rien à manger et à boire nous devons vite trouver de quoi nous nourrir.

Quand nous nous sommes échoués sur l'île, nous devions impérativement trouver de quoi manger et boire. Pour boire, nous avons creusé des trous pour faire des puits profonds pour trouver de l'eau douce. Pour manger nous chassons des oiseaux avec des pièges et des tortues que l'on faisait cuire avec du feu que nous allumons avec les briquets à silex. Mais comme nous n'avons pas beaucoup de nourriture, nous prenons des œufs dans les nids d'oiseaux et aussi on pêche des poissons avec des lances et des appâts car la nourriture est rare et précieuse.

Après avoir fait des réserves de nourriture, toute la tribu s'est réunie pour se mettre d'accord sur qui fait quoi. Tous ensemble, réunis comme une famille soudée, nous décidions le matin chacun notre tour sur la tâche qu'on voulait faire mais malheureusement tout le monde ne pouvait pas faire ceux qu'il voulait. En tant que chef de la tribu j'ai dû intervenir. Après que tout le monde soit satisfait, tous les hommes partaient chercher des pierres pour construire des maisons solides résistantes aux tempêtes. Ce n'était pas facile mais à plusieurs hommes costaux, on avançait plutôt vite. Tandis que les femmes, elles, vivaient leur quotidien, chacune leur tour allait chercher de la nourriture, de l'eau, nettoyer la vaisselle au puit. Après un intense travail, nous avons fini de construire des maisons. Pour second rôle, je devais construire des objets du quotidien. Lorsque nous avons fini de récolter le nécessaire pour construire le minimum pour avoir le confort, je me mis au travail en sachant que ce n'était pas un travail facile, mais j'ai cette particularité d'être patient. Après avoir construit une lance en pierre, je la transmis à Alko celui qui s'occupe chaque jour de tuer les oiseaux et les tortues. Je me remis au travail pour la journée.

Lors des moments où nos tâches étaient remplies nous pouvions aller nous balader sur la plage pour regarder les vagues ou aller dans la grande *lakana* pour l'explorer ou chercher de beaux coquillages sur la plage pour nous fabriquer des bijoux. Moi-même, je me suis fabriqué un collier de coquillages, c'est un porte-bonheur. Nous racontions des histoires autour de nos feux le soir. J'ai raconté l'histoire du corbeau et du serpent. En regardant les nuages, les oiseaux, et les vents, je discutais du temps qu'il ferait. Par exemple hier il n'y avait pas un nuage et les oiseaux chantaient, cela mettait tout le monde de bonne humeur sur cette plage au sable chaud. Aujourd'hui, cela fait neuf ans que nous sommes sur cette île et je vais toujours récupérer du matériel dans la grande *lakana*, je suis assez bon nageur et la mer est calme. Je trouve des plaques de métal rouillées, nous les avons fait fondre pour réparer les cuillères et les bols. Mon ami Trimu travaille à la carrière pour refaire et réparer des lances mais aussi à l'entretien des armes et des maisons. Plusieurs femmes dont Tsimiavo travaillent à faire des couvertures, des vêtements avec les plumes des oiseaux et elles s'occupent même de tailler les plumes pour les flèches. Treize voilà le nombre d'années que nous attendons les *fostys* nous ne sommes plus qu'une vingtaine j'ai le cafard car Trimu est mort ce matin et nous l'enterrons avec tous les autres où il rejoindra nos ancêtres. Nous ne nous laissons pas déprimer dans l'espoir qu'ils reviennent un jour. Nous nous sentons si seuls.

Enfin, à l'horizon, une voile se dresse, fière, blanche, gonflée de vent. Une nouvelle *lakana* approche, plus grande. Nous nous regroupons tous sur la plage et agitions les bras, attirons l'attention et crions. Les *fostys* mettent à l'eau une sorte de *raft* en plus imposant. Seuls deux hommes montent dedans. Soudain une vague emporte leur frêle embarcation sur les récifs qui entourent l'île qui se brise. Un des deux *fostys* rejoint la grande *lakana* l'autre s'échoue

parmi nous. Il n'a pas l'air rassuré de notre présence. Cette année, deux autres *lakanas* reviennent mais les petites embarcations qu'ils mettent à la mer s'écrasent elles aussi sur les récifs mais aucun *fosty* n'est naufragé.

Et me voilà parti avec une dizaine de compagnons dont le *fosty* sur un *raft*. Après le départ des deux autres *lakanas* nous avons construit avec les planches des embarcations cassées, les arbres nains de l'île, les couvertures de plumes de sternes pour les voiles, des clous et des vis pour lier les planches, et en fabriquant même des pièces sur mesure, nous avons pu construire le *raft*. Cela nous a pris plusieurs jours d'efforts. Je convoque les vingt-deux personnes restantes dont le *fosty* pour convaincre tout le monde d'embarquer pour quitter cette île de malheur. Tout le monde est enthousiaste à cette idée sauf sept femmes et un enfant qui veulent rester. Nous réessayons de les convaincre mais nous n'y arrivons pas. Nous passons notre dernière nuit sur l'île. Ce matin nous rassemblons de la nourriture et nous partons. C'était peut-être mon dernier voyage.

lakana: terme malgache pour désigner une pirogue

fosty: terme malgache pour désigner les blancs

raft: terme malgache pour désigner le radeau

Groupe 3 : Thomas, Pierre, Quentin
Sujet : Le chef des malgaches réorganise la vie quotidienne

GARDER ESPOIR

Enfin ! Les Blancs sont partis, heureusement car l'ambiance sur le camp était morbide. Avant-hier Yungu s'est battu avec un marin, pour de la nourriture ! C'est vrai que les Blancs ne nous laissent ni à manger ni à boire, excepté les fois où ils nous laissent manger leurs restes.

Depuis notre installation sur le camp, une dizaine de Malgaches ont péri à cause de l'égoïsme des Blancs. La nuit, les Blancs font beaucoup de bruit, ils boivent, ils chantent, ils rient, heureusement la journée ils dorment.

Bref, ils sont partis nous devons nous réorganiser. Un matin, je décide de prendre les choses en main. L'organisation est rapide : une vingtaine d'hommes partent avec moi pour essayer de trouver des matériaux utiles pour notre campement. Je déteste vraiment cette partie de la journée. Nous devons partir dans l'épave de l'Utile car la quasi-totalité de notre matériel vient de là. Mais à chaque fois que nous y allons, je ressens l'horreur du naufrage, les corps qui flottent dans l'eau pendant que nous cherchons de quoi nous ravitailler, j'ai l'impression d'être dans une morgue. L'odeur est tellement forte que j'ai envie de vomir. Mais malgré tout cela, il faut que nous trouvions quelque chose. Après de longues heures éprouvantes, nous récupérons des matériaux solides pour notre confort. Le reste du camp se divise en deux parties : l'une avec Yungu et l'autre avec Malana. Yungu prend une trentaine d'hommes pour chasser et pêcher, j'espère qu'ils vont nous ramener de quoi manger. D'autres

hommes s'occupent de ramasser les œufs de tortues, j'avoue que les œufs sont meilleurs que la plupart des aliments que nous mangeons avec leur goût de sable. Les hommes restés sur le camp décident de fortifier nos abris car il y a une ou deux semaines, une tempête a ravagé notre camp. Le reste du groupe, avec Malana, décide de nettoyer les outils et les vêtements dans la mer. Avec les feuilles de palmiers, les femmes tissent des hameaux. Au fil du temps, notre confort s'améliore. L'après-midi les hommes construisent des objets. Cependant, malgré notre désespoir, nous assistons à un moment très plaisant quand les enfants crient et jouent avec les goélettes sur la plage.

Le soir, après le repas, le doyen du groupe, un homme admirable que je respecte, invoque les esprits protecteurs autour du feu. J'adore ce moment. Même étant naufragés, nous gardons l'espoir. Le soir, avant de m'endormir, je pense à ma femme et à mes enfants. Ils me manquent terriblement. Quand les enfants étaient couchés, ma femme me faisait un sourire, j'aurai pu rester toute ma vie à l'admirer. Beaucoup des nôtres se démoralisent, ils perdent espoir, j'essaye tant bien que mal de les motiver, mais peu à peu, je perds aussi espoir. J'espère qu'un jour quelqu'un nous trouvera. Pendant ce temps nous devons survivre.

ILS SONT PARTIS...

Et voilà ils sont partis....

Nous étions pétrifiés à l'idée de voir les fotsy s'enfuir sans nous sur la grande pirogue que nous avions construite. Ils nous ont dit qu'ils reviendraient dans deux mois, mais je sentais qu'ils ne reviendraient pas ...

Mon attention se tourna vers un petit groupe d'hommes qui faisait payer ceux qui avait aidé à construire la grande pirogue, « si vous avez construit cette chose, vous ne faites plus partie de notre clan ». Je m'écartai et allai voir un groupe de femmes qui s'était fait exclure elles aussi.

Quelques hommes nous rejoignirent, eux aussi avaient été exclus.

Petit à petit, nous commençons à surpasser l'autre clan en nombre. Comme ils avaient gardé la nourriture nous allâmes la chercher. Notre nombre leur fit changer d'avis et ils décidèrent de nous rejoindre car on ne peut pas survivre si on n'est pas uni. Les hommes les plus rapides, les plus forts et les plus intelligents partirent chasser. Nous les femmes, nous sommes restées au camp pour le préparer, faire la cuisine et soigner les blessés. Malheureusement tout ceci se déroulait dans un désordre inexplicable. Les hommes gardaient la viande pour eux, les femmes mangeaient les carcasses et tombaient souvent malades.

Un jour, je décidai de tout prendre en mains. Je réunis toute la tribu et montai sur une carapace de tortue pour obtenir toute leur attention : « je m'appelle Mihaza, fille de Masoandro ancien chef de la tribu. Je m'adresse à vous car les conditions de vie dans le camp ne peuvent plus durer.

Vous les hommes, construiraient des cases en pierre.

Et nous les femmes réuniront toutes les ressources utilisables et les ustensiles pour les déposer dans les cases ».

La tribu fut d'accord et tout le monde se mit au travail.

Une nouvelle règle fut établie : la tribu devra garder cet ordre jusqu'au retour des fotsy, enfin s'ils reviennent...

Groupe 4 : David, Arthur Bu., Matthieu

Sujet : L'écrivain de bord raconte l'urgence de la survie

L'URGENCE DE LA SURVIE

1er Août 1761

Hier, le 31 Juillet 1761, nous nous sommes échoués sur une île dont l'emplacement n'était pas retranscrit sur les cartes. Sur les 160 hommes que nous étions, seuls 120 ont survécu. Certains ne se souviennent plus de ce qui s'est passé et d'autres ne veulent pas y croire. Moi-même je n'en ai que quelques souvenirs. Ils affluent et ne cessent de me tourmenter comme des flashes d'horreur. L'odeur de la mer et son horrible bruit de fracas sur la coque, les récifs sur lesquels se cogne le bateau, le bateau qui tangué, je sentais le bateau

trembler c'était sans doute l'expérience la plus horrible de ma vie. Le Capitaine Lafarge ayant perdu la raison, son second a pris le commandement et nous a divisé en quatre groupes :

- Le premier est chargé de soigner les blessés.

- Le deuxième doit récupérer les tonneaux de provisions échoués.

- Le troisième de récupérer tous les morceaux de bateau échoués (voiles, bois...) pouvant servir à construire un campement et tous les éléments (vaisselle, outils ...) qui pourront nous être utiles.

- Et le dernier est parti en reconnaissance afin de trouver de l'eau douce.

5 Août 1761

La construction du campement avance et chacun sait ce qu'il doit faire. Les esclaves que nous avons laissé pour morts dans la cale du bateau ont réussi à sortir et à venir sur sûr l'île du moins les 80 survivants. Les provisions ne cessent de diminuer car le bateau n'en relâche plus alors que nous sommes bien plus nombreux qu'auparavant. L'inquiétude s'installe car nous savons que nous ne pourrons pas manger indéfiniment à notre faim.

12 Août 1761

Le Capitaine a décidé que nous devons construire un radeau au plus vite pour quitter cette maudite île et après de longues négociations avec les nègres, nous les avons convaincus de nous aider. Grâce à cette main d'œuvre supplémentaire, la construction du bateau devrait nous prendre bien moins de temps. Les hommes y mettent du cœur et ont retrouvé la foi ce qui diminue les angoisses et nous donne du courage dans cette dure épreuve.

26 Août 1761

La construction du radeau avance à grand pas mais nous avons un problème majeur, le bois commence à nous manquer et les seuls morceaux restants sont sur le bateau. Des nègres et des membres de l'équipage se sont proposés pour le récupérer mais la manœuvre est compliquée. Nous sommes coincés dans notre entreprise et devons-nous résoudre à attendre de bonnes conditions pour récupérer le bois.

14 Août 1761

Nous avons tout le matériel nécessaire à la finalisation de notre embarcation de fortune et les nègres continuent de nous aider. Le chantier devra se terminer d'ici quinze jours. Nous nous hâtons dans notre tâche car nous voyons la fin de ce calvaire approcher à grand pas.

27 Août 1761

Nous avons terminé l'embarcation de fortune qui nous a pris tant de temps à construire, mais un problème s'impose pour les nègres car il n'y a pas assez de place pour nous tous. Le départ arrive quand on leur annonce la nouvelle. Ils sont désespérés et déçus. Je me sens mal de les laisser là après leur avoir promis de les embarquer. Un homme n'a qu'une parole et moi, je viens de la bafouer.

L'HISTOIRE DE MAMAN TSIMIAVO.

Le 03 janvier 1806 : le soir.

Cher journal intime,

C'est moi, Jacques Moïse, qui raconte le meilleur moment de ma journée sur cette page de journal.

Aujourd'hui était un jour spécial. Ce n'était pas un jour comme les autres car c'était la première fois que j'expliquais à mon fils Tanjona l'histoire de maman Tsimiavo, donc mon histoire. Voici comment cela s'est déroulé.

Après dîné, ma femme Manja me dit :

« - Je vais coucher Tanjona. Tu fais la vaisselle et tu monteras te coucher après ?

- D'accord Manja, lui répondis-je avec mon sourire habituel. »

Une fois la vaisselle terminée, je montai et me fis la toilette. Je m'apprêtais à me coucher lorsqu'une voix me dit :

« - Jacques, tu vas voir Tanjona ? Il veut te voir, me dit Manja. Mais ne traine pas. Bonne nuit.

- Oui, bonne nuit, lui dis-je en lui faisant un bisou sur la joue. »

Je me dirigeais vers la chambre de Tanjona avec une chaise dans la main. J'installai la chaise à côté de son lit puis m'assis. A ce moment, Tanjona me demanda :

« - Père, où êtes-vous né ? »

Et moi, très surpris, je lui demandai :

« - Tanjona, pourquoi veux-tu savoir ça ? C'est pour l'école ?

- Oui père, c'est pour l'école en Malagasy. On doit faire un arbre généalogique avec le lieu de naissance de chaque membre de la famille.

- Oui, d'accord Tanjona. Je vais te le dire. Mais c'est une très longue histoire et je ne l'ai pas vraiment vécue. C'est plutôt Mamie Tsimiavo qui me l'a expliquée quand j'étais plus jeune. »

Je me sentais de plus en plus mal à l'aise. En fait, je ne sais pas s'il fallait que je lui dise ou pas. Je pense qu'il était trop jeune pour ça et qu'il n'allait pas forcément le comprendre. Peut-être allait-il mal le prendre ? Mais je me suis dit qu'il fallait quand même qu'il le sache. Alors, je me suis lancé dans l'histoire.

« - Je ne t'expliquerai pas tout, avec tous les détails car je ne me rappelle pas de tout. Alors voilà, c'était il y a très longtemps en pleine nuit du 31 juillet 1761 que tout a commencé. C'était dans un très gros bateau de marchandises où il y avait Mamie Tsimiavo et à peu près cent soixante autres malgaches. Mamie Tsimiavo n'avait que 17 ans à ce moment-là. Tous étaient devenus esclaves à cause du capitaine Jean de Lafargue. Les malgaches étaient enfermés dans un endroit très sombre, tout petit et très sale. Le voyage qu'ils venaient de faire

était long et fatigant. Mais c'est à ce moment que tout a changé. Le bateau a heurté le petit bout d'une île et il a échoué. Les malgaches sont tombés dans l'eau. Presque la moitié des esclaves ont été morts noyés, mais les autres ont quand même réussi à survivre. Mamie Tsimiavo en faisait partie. »

Là, je commençais à pleurer car maman Tsimiavo était morte il n'y a pas très longtemps. Je le sentais. De petites larmes coulaient sur mes joues et dans mon cou. Même Tanjona l'avait remarqué. Lui aussi commençait à pleurer. J'ai essuyé mes larmes et j'ai continué.

« - Ils ont donc échoué sur l'île de sable. C'était comme ça qu'elle s'appelait avant. Maintenant c'est l'île Tromelin. Elle est toute petite et elle est très plate. C'est pour ça que le bateau l'a touchée et qu'il a échoué. Quand les malgaches se sont retrouvés sur le sol de l'île, ils avaient peur. Peur de ne jamais repartir, s'enfuir de cette maudite île. Il n'y avait plus de bateau. Plus qu'un reste de bateau. Personne ne savait quoi faire. Alors, le second du capitaine, Castellan du Vernet qui parle Français et Malgache, a ordonné aux malheureux malgaches de récupérer le maximum de planches de bois, d'outils, de nourritures, d'eau potable, de matériels et bien d'autres objets encore. Pendant que Jean de Lafargue, le maître de tout le monde, restait assis sur une pierre en dessinant des choses sur le sol, des sortes de plan pour réussir à s'évader de l'île. Mamie Tsimiavo l'espionnait, elle était très agile mais surtout très fûtée. »

Avec cette petite phrase, je réussis à faire faire un sourire à Tanjona. Depuis un petit moment, je remarquais qu'il pleurait et qu'il tremblait. Avait-il froid ou avait-il peur ? Je pense qu'il avait froid à cause de l'hiver. Pour éviter que cela ne s'aggrave, je n'allais pas le lui demander. Je repris mon histoire en souriant.

« - Elle le regardait pendant un moment puis au bout d'un certain temps, le capitaine s'en alla pour rejoindre ses coéquipiers encore vivants car presque vingt hommes n'étaient déjà plus là. Mamie Tsimiavo les suivait toujours dans le silence tout en les observant très attentivement afin de pouvoir raconter tout ce qu'elle a vu à son père Tiana et à sa mère Nofy. »

J'essayais de raconter l'histoire à Tanjona tel que maman Tsimiavo me la racontait chaque semaine avant que j'aie me faire la toilette quand j'étais plus jeune. Je m'endormais plus facilement. C'était comme une berceuse pour moi. C'était une histoire triste mais réelle, très importante et qui finissait très bien. C'était ça le principal. J'attendais un peu en pensant à toutes les personnes qui ont survécu pendant quinze ans sur l'île avant de reprendre.

« - Nofy était vraiment très sympa avec tout le monde sauf avec les blancs. Plus tard dans la journée, Castellan du Vernet, le second du capitaine, demanda aux malgaches de construire une embarcation de fortune pour partir de l'île. Les malgaches n'ont pas hésité. Sauf quelques-uns qui n'ont pas voulu mais qui ont quand même fini par accepter. Alors tout le monde s'est mis au travail sauf les blancs qui mettaient en place leurs plans. Mamie Tsimiavo savait que ce n'était pas une bonne idée. Elle a essayé de dire à tout le monde qu'il ne fallait pas les écouter. »

Je voyais que Tanjona m'écoutait très attentivement. Alors, je continuais mon histoire.

« - Mais personne ne l'a écoutée. Lorsqu'ils ont fini l'embarcation de fortune, quelques jours après, les blancs partirent sans les malgaches en leur promettant de bientôt revenir les chercher. Les blancs ont laissé de la nourriture et de l'eau

potable pour survivre ces quelques jours. Mais les esclaves étaient très énervés car les blancs ont laissé les esclaves tout seuls sur l'île. Le père de Mamie Tsimiavo, Tiana, eu l'idée de les suivre jusqu'à les rejoindre. Mais Mamie Tsimiavo l'avait prévenu qu'il ne fallait pas y aller. Tiana ne l'a pas écouté et est parti en disant au revoir à tout le monde. Il était donc mort noyé à cause des grosses vagues qui le ralentissaient. Pleins d'autres esclaves ont suivi Tiana mais personne ne sait ce qu'ils sont devenus. Les malgaches qui sont restés sur l'île ont survécu aux tempêtes. Ils ont construits des maisons avec d'énormes pierres qu'ils ont empilées les unes sur les autres pour se protéger des tempêtes et pour dormir. C'était des cases toutes collées les unes aux autres. Les malgaches sont partis au fur et à mesure du temps. Ils allaient chasser les œufs des tortues lorsqu'un bateau arriva avec des hommes blancs. Tout le monde fit des grands signaux au bateau pour que celui-ci les voit mais le bateau fit demi-tour. Les malgaches avaient un espoir d'être sauvés par le bateau mais cet espoir s'éloignait. »

J'avais baissé le ton de ma voix pour ne pas que Manja me dise d'aller me coucher car ça faisait déjà une heure et demi que j'étais avec Tanjona. Je repris mon histoire par toutes les tentatives essayées mais ratées.

« - Cela faisait déjà trois tentatives de sautage mais aucune n'avait fonctionné. A la quatrième tentative, le marin qui allait recueillir les survivants avait mis une chaloupe à la mer sans trop s'approcher de l'île pour ne pas échouer et il est venu secourir les survivants. Ce monsieur s'appelait Jacques Tromelin.. Il ne restait plus que sept femmes où il y avait Mamie Tsimiavo plus moi. Je n'avais alors que huit mois. Voilà, maintenant tu connais l'histoire de Mamie Tsimiavo et la mienne. Si tu veux, quand tu seras plus grand, tu pourras raconter cette

histoire à tes enfants car c'est aussi ton histoire maintenant. Donc je suis né sur l'île Tromelin qui vient du nom de monsieur Tromelin. Et il a absolument voulu que je porte son prénom. C'est pour ça que je m'appelle Jacques Moïse. Voilà Tanjona, j'espère que j'ai répondu à ta question.

- Oui père. Merci pour l'histoire. Elle était vraiment terrifiante, avait-il dit en pleurant.

- C'est qu'il fallait que je te l'explique Tanjona. Et mon nom de famille Moïse vient d'une autre histoire. C'était le prénom d'un bébé qui devait mourir mais qui a fini par devenir roi. Cette histoire aussi est magnifique. Si tu veux je te l'expliquerais demain soir avant de te coucher. Et ne traîne pas car demain il y a école. Bon, bonne nuit mon chéri. Dort bien et fait de beaux rêves.»

J'ai alors embrassé Tanjona sur la joue, en lui souhaitant bonne nuit et je sortis de la chambre. J'allai me coucher alors que Manja dormait déjà. Il était déjà vingt-trois heures trente.

Cette soirée était vraiment très émouvante. J'en pleure même maintenant que je t'écris ça, cher journal intime.



Le 31 juillet 1761, un navire de la Compagnie des Indes orientales qui avait embarqué illégalement des esclaves malgaches fait naufrage sur une minuscule île de Sable, perdue dans l'Océan Indien. Cent vingt-deux hommes d'équipage et quatre-vingts esclaves malgaches survivent. Deux mois plus tard, les marins français quittent l'îlot et abandonnent les esclaves avec la promesse de leur porter secours. Ce n'est qu'en novembre 1776 que sept femmes et un bébé sont récupérés par une corvette commandée par Jacques Marie Lanuguy de Tromelin.

